

CE QUI RESSORT DE LA CURE

Autour du séminaire X-L'angoisse

De la lecture du chapitre VII : Il n'est pas sans l'avoir

Dans la première partie « **introduction à la structure de l'angoisse** » on se rend compte que l'angoisse est un outil qui nous permet de détecter la présence de l'objet petit a et du désir.

Dans cette partie, « **révision du statut de l'objet** », on va essayer de définir cet objet a en regard de la cure et de qu'il y apporte de neuf.

L'angoisse devient un vecteur de la conceptualisation de la psychanalyse pour Lacan. Elle n'est qu'une occurrence de l'analyse, le prétexte pour lui de signaler ce sur quoi la cure fonctionne.

On doit alors avoir en tête l'expérience de sa propre analyse et les développements autour de a et ce qu'on en dit aujourd'hui : soit qu'il est l'objet perdu réduit à la lettre a, aléatoire de la première lettre de l'alphabet, pour se signaler comme ce qui n'est pas un objet. « *la notation algébrique a justement pour fin de nous donner un repérage pur de l'identité* » pg 102 « *a est justement un objet externe à toute définition possible de l'objectivité* ». Il est souligné cet extraordinaire coïncidence de la langue française (son inconscient) qui fait du a également l'élément privatif dans la langue.

Cet objet a, est présenté comme reste de la relation à l'Autre, non symbolisable, reste de réel et réel de jouissance, comme partie irréductible du sujet en tant que cette partie est non-savoir, échappe au grand Autre, à toute prédiction, nomenclature, supposition. (Marie Jean Sauret-La fonction révolutionnaire du symptôme, chez ERES 2007)

Et pourtant ce non savoir qui échappe à la symbolisation est un savoir, une expérience du sujet, quelque chose qui lui appartient et dont il sait quelque chose même s'il ne peut rien en dire. On peut le définir en négatif, comme savoir de non savoir, savoir en creux.

Là on peut soulever ce que Colette Soler dit à propos du Dieu de Maître Eckart qui a contrario de la représentation du Dieu supposé Savoir, institue un Dieu imprédictible: « *autrement dit équivalent au trou dans le symbolique* » in Querelle des diagnostic-ce qui est intéressant pour situer la fonction de a, de l'objet de la perte dans la cure et à propos duquel Lacan déjà évoque le « *troumatisme* » de sa rencontre. Fermons la parenthèse sauf peut-être encore de rappeler ce par quoi conclut Lacan au chapitre précédent pg 98: « *Et puis de temps en temps apparaît un objet parmi tous les autres, dont je ne sais vraiment pas pourquoi il est là...d'un côté, il y a celui dont j'ai appris qu'il couvre mon angoisse...de l'autre côté, il y a celui là dont je ne peux vraiment justifier pourquoi c'est celui-là que je désire. D'un côté il y a le loup, de l'autre la bergère...Pour le trimestre prochain, je vous donne rendez-vous pour l'halali du loup.* »

Où il faudrait faire avec les deux visages de la même pièce : Dieu, pour une fois au féminin de la bergère et Troumatisme, dans la dévoration du loup.

Le ressort de la cure

Ici, je ferai un petit détour par le savoir de l'analyse dans son expérience.

Dans la pulsion, rapport du sujet à la demande, à l'Autre et de l'Autre (Sbarré poinçon D) il y a ce mouvement de viser l'objet. Dans l'analyse, il s'agit de faire émerger autour de quoi tourne cette pulsion articulée dans la demande.

Ce « dites-moi ce dont je souffre » auquel ne répond pas l'analyste sinon dans la mise en scène de son désir dans un :« mais parlez ! Dites-moi ! » inverse le circuit.

Et ainsi, c'est la demande en tant qu'elle retourne à l'Autre dans le -che vuoi ?- qui est interrogée.

Qu'est ce qu'il veut ? *c'est donc : qu'est ce qu'il n'a pas qui est en moi qu'il veut ou qu'est ce que j'ai comme trésor qu'il veut ?* (N'est-il pas fou ? de vouloir que je parle ? Mais qu'est ce qu'il veut ?) Ce qui devient possible de soutenir pour l'analyste parce qu'il se situe **à la place de a, de l'objet perdu pour l'analysant**, parce qu'il se soutient là, **au chevet de l'articulation**.

Mais cet objet perdu -qui est celui de la jouissance (qui est dans la plainte du sujet), du fait de la demande et de l'adresse à l'Autre (l'analyste), à laquelle il est seulement répondu par le désir de l'analyste se plaçant dès lors comme Abarré,- cet objet perdu est modifié. Il devient l'objet perdu du savoir. L'analyste répond ne pas savoir, mais avec son désir que l'autre dise ce que jusque-là **il croyait ne pas savoir...** -mais attention-, c'est un « **ne pas savoir dire** » qu'il croyait.

Cela change un peu, beaucoup la donne, ce petit glissement là. L'analyste ne convoque pas à un savoir tel qu'il serait dans ce que l'analysant va probablement commencer à le dire dans tout ce qu'il sait et ne sait pas de son histoire, de lui, en vidant son sac, allant jusqu'à déterrer des cadavres...

L'analyse passe par là, mais au-delà de la « petite histoire », elle convoque l'analysant à ce dire-là, à ce franchissement qui va le mettre à parler autour de la question de sa jouissance, à partir de sa plainte.

Le désir de l'analyste (sans lequel il n'y a pas d'analyse) « produit » le signifiant du désir de l'analysant. **L'analysant est pris dans le désir** non pas de savoir, **mais de savoir dire**, de répondre à l'Autre de la demande, de répondre à l'appel, à la convocation de sa mise en route dans une articulation signifiante comme sachant. « **Dîtes** ».

Et l'analysant entre dans la déclinaison du dire affrontant son -ne sachant pas- comme savoir supposément attendu, jusqu'à ce que trop bien pris dans sa certitude alors de parler, il s'oublie dans son dire et rencontre ici et là l'inconscient de son désir dans le lapsus, le rêve rapporté et autres signifiants, que l'analyste épinglera d'une coupure, renvoyant l'analysant à un « pourquoi-là ? », à ce qu'il a dit...Le retour du refoulé revient questionner la libido.

Le fantasme- Sbarré désir de a- venant dire le rapport singulier du sujet à son désir.

Le psychanalyste, se mettant à la place de a ne vient pas clôturer la demande, il n'y répond pas, mais soutient la place du vide voilé par le fantasme, autour de quoi la demande tourne.

Et elle tourne autour de la question du désir de l'analysant, de sa jouissance et de sa castration de parlêtre.

Car **le parlêtre est dans la castration**, par le refoulement originaire, pris dans la chaîne signifiante et de représentation.

C'est le réel du sujet -sa jouissance et son rapport à la jouissance-qui lui fait peur, horreur et le met face à l'angoisse. « *La manifestation la plus éclatante de cet objet a, le signal de son intervention, c'est l'angoisse* » pg102

Ce n'est pas la castration, comme mythe d'une intervention-versus père réel ou son représentant- qui suscite l'angoisse, mais la non-séparation, le trop de jouissance, repris dans le mythe de la dévoration, ou du « giron retrouvé » qui est le moteur de l'angoisse. « *La*

possibilité de l'absence, c'est ça la sécurité de la présence. Ce qu'il y a de plus angoissant pour l'enfant, c'est justement quand le rapport sur lequel il s'institue, du manque qui le fait désir, est perturbé, quand il n'y a pas de possibilité de manque, quand la mère est tout le temps sur son dos... ce qui est craint, c'est la réussite. Pg 67

On ne peut plus dire avec Freud que c'est la menace de la castration qui fait angoisse. Au contraire même, c'est le retour du refoulé sous forme de trop de jouissance, la –non castration donc- qui fait angoisse... « *ce qui provoque l'angoisse, c'est tout ce qui annonce, nous permet d'entrevoir, qu'on va rentrer dans le giron* » pg 67, chap 4)

L'objet a est du côté du réel de la jouissance « *masqué dans le fantasme du névrosé, présent objectivement dans la réalité du scénario pervers, et réifié sous forme hallucinatoire dans la psychose* » (la voix, l'oeil) dictionnaire de la psychanalyse Roland SHEMA

Ce réel est l'objet du refoulement originaire-

Revenons au texte de ce chapitre

Paragraphe 1

L'objet est le signal de l'angoisse

Lacan reprend le schéma optique avec le vase et les fleurs.

Ce schéma optique nous dit que le sujet n'a accès à l'illusion i (a) (image du corps, qu'en passant par l'image virtuelle du miroir i'(a).

Dans la vision du spectateur, quelque chose échappe de la réalité. Ce qui est scindé (le vase et les fleurs) apparaît comme non scindé (les fleurs sont dans le vase).

Il faut pour que ce qui est scindé prenne corps unifié, l'intervention du miroir de l'Autre - i'(a).

C'est une image authentifiée par l'Autre, mais qui est fallacieuse de la réalité (du Réel) ; elle est caractérisée par un manque. Quelque chose n'apparaît pas.

Cette perte, c'est l'objet a.

Le signal de son intervention est l'angoisse...

L'enfant qui se regarde dans le miroir, se demande « qui est-il ? est-ce moi ? » Il sait qu'il n'y est pas, mais il s'y reconnaît quand même. Il lui faut l'assentiment de l'Autre pour qu'il puisse s'y accepter. Cet assentiment l'assujettit au regard de l'Autre. Malgré l'assujettissement, il y a une oscillation où sied l'angoisse, quelque chose qui perturbe, un grain de sable entre son corps et son image qui fait écart où il sait que ce n'est pas lui, en même temps que c'est lui. Et c'est par cet écart, l'objet a, qu'il reste un corps propre et un sujet barré. Pas tout pris dans le regard et la détermination de l'Autre, et donc pris dans sa faille. « *Le sujet ne saurait entrer dans cette relation (avec l'objet a) que dans la vacillation d'un certain fading, celle que désigne sa notation par un S barré. L'angoisse est le signal de certains moments de cette relation)* pg 102.

L'Autre intervient comme tiers dé-sidérant. Narcisse se barre pour ne pas tomber dedans... du fait de l'assentiment à son image qui dit l e leurre, révèle le a, du fait que l'Autre le regarde pris entre son corps et son image.

PG103

Lacan soutient Freud contre Kant pour qui l'intuition de la conscience non mêlée d'expérience et d'observation est un a priori de la sensibilité et de la connaissance de l'objet.
« Esthétique transcendantale ».

Pour Lacan, retraduisant Freud, il s'agit *d'amener au jour, les représentations abstraites et de les appliquer à l'étoffe brute de l'observation, ce qui permettra d'en faire ressortir l'ordre et la transparence. Autrement dit, la théorie doit être mise à l'épreuve de la pratique et pas seulement se fonder sur l'intuition de la conscience.*

PG104

Le sujet est d'abord parlé, primitivement inconscient, il n'est pas tout dans la conscience,

De même, la position par rapport à l'objet est différente chez le scientifique-rationaliste comme Kant et le psychanalyste.

Pour l'un rationaliste, l'objet est pris, analysé en fonction des a priori de la sensibilité et des registres spatiaux et temporels comme des valeurs indépendantes. Séparation des registres.

Ce qui fait que l'objet est arrêté dans une dimension de significations.

Ce sera la séparation du corps et de l'esprit.

Ce sera l'objet du matérialisme, l'objet « scientifique » diachronique, détaché d'une qualité d'expérience, de temps synchronique...et de la dialectique.

Cependant, chez Lacan, l'objet doit être pris autrement et dans d'autres dimensions que celles intuitives de la conscience, comme chez Kant.

Il compare la difficulté de cette nouvelle appréhension, à celle qui concerne chez les physiciens, le corps, l'espace, le temps quand ils sont vus séparément.

« Nous sommes là sur notre terrain, sur ce qui doit être fait au départ pour donner son statut correct à l'expérience, nous avons notre mot à dire. »

Lacan amène le nouage des registres dans lesquels sont pris le sujet et l'objet en tant que ce sujet est mêlé à l'objet intimement et tout ça du fait *« qu'il nous faut tenir pour antérieur à sa constitution, l'incidence du signifiant ».* pg 104

Le sujet naît de l'entrée du signifiant dans le réel – réel du corps. Pour rentrer dans son humanité, l'enfant passe de l'organique du corps, de la « nature » au statut de sujet de la représentation. *« Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant ».* Il devient *« être de langage, parlêtre ».*

Ce signifiant s'incarne par le corps. *« Ce corps n'est pas constituable à la façon dont Descartes l'institue dans le champ de l'étendue. Il ne nous est pas non plus donné de façon pure et simple dans notre miroir. »* pg104

Lacan, à travers la définition de l'objet a, nous engage à une « révolution méthodologique » dans l'étude du sujet, qu'il va placer dans le langage où il devient indissociable de sa structure, sujet du désir dans un ordre de représentation où il est entré par une perte.

Le désir est toujours inconscient.

Le statut de l'image est relativisé. Nous ne sommes pas tout dans notre image, ni dans notre représentation. Quelque chose échappe.

Ce qui advient, c'est le regard en tant qu'objet a et non l'objet sur lequel le regard se pose. Et Le regard se constitue dans le miroir d'une rencontre avec celui de l'Autre-consolidation du moi-où se crée le dédoublement, la distance se soi à soi, à son image-est-ce moi ?

« *Ce passage de l'image spéculaire à ce double qui m'échappe, voilà le point où quelque chose se passe dont l'articulation que nous donnons à la fonction du a nous permet de montrer la généralité, la présence dans tout le champ phénoménal.* »Pg 104

L'objet a est défini par sa fonction, non par sa représentation.

Et c'est là que l'angoisse vient, dans ce dédoublement entre le corps et l'image du corps, tendu par le fil du regard où celui de l'Autre intervient pour le constituer en objet a.

Car dit Lacan, au contraire de Freud, l'angoisse n'est pas sans objet. Et même que c'est objet, il prend l'allure d'un effacement, de l'alternance, d'une mise sous le voile : « *Il n'est pas là sans l'avoir, mais ailleurs, là où il est, ça ne se voit pas.* » pg 105

L'angoisse n'est pas sans objet et cet objet est obscur et dans l'alternance.

Il compare ensuite l'objet de l'angoisse a au Phallus car ils ont en commun de ne pas se définir en tant qu'objet, mais en terme de fonction de voilement. S'il devait se voir, l'objet, l'angoisse serait au rendez-vous.

Paragraphe 2

Lacan reprend le schéma optique de la pg 56 pour mettre en évidence l'importance de la fonction de l'Autre dans la constitution pour chacun de l'objet a cause du désir

Dans ce schéma, le sujet perçoit son image réfléchi, authentifiée par l'Autre à travers le miroir mais il ne perçoit de lui-même qu'une image incomplète marquée par le manque. Le moins Phi de l'angoisse.

Du contenant narcissique de la libido, de son corps propre, de sa jouissance, il ne sait rien. Il ne capte qu'une image marquée par le manque. (angoisse de castration)

Freud faisait passer le choix d'objet par le complexe d'oedipe. Ce choix était en partie déterminé par la relation à la mère. (du ravalement de la vie amoureuse) L'homme va aimer une femme qui ressemble à sa mère mais ne pourra faire l'amour avec elle car angoisse de castration et se retourne pour sa jouissance vers des prostituées. Les choix amoureux sont déterminés par le complexe d'Œdipe.

Ici Lacan, à la place de l'Oedipe, et du mythe de la castration, comme intervention qui va enlever ou couper un membre, parle de l'intervention de l'Autre, comme structurante du désir ; ce qui déloge l'angoisse de castration comme la présentait Freud pour l'amener du côté de l'écriture du fantasme (Sbarrépoignon a), à savoir du côté du rapport du sujet avec l'objet a (partiel).

« Ce sont des objets antérieurs à la constitution du statut d'objet commun, communicable, socialisé. Voilà ce dont il s'agit dans le a » pg 108

Du fait de ce rapport à l'Autre, l'objet lui-même est ambigu-il est à moi ? à toi ?) S'inscrit de manière incommunicable.

Cet objet partiel, c'est dans le stade du miroir qu'il va prendre consistance de place (en i'(a) à partir de sa filtration par le miroir de l'Autre.

C'est par ce miroir de l'Autre que l'objet a prend sa couleur, sa brillance qui le fait repérable comme objet d'excitation, qui le signale également mais comme objet qui peut ouvrir à l'angoisse.

On voit bien ici le déplacement de niveau qu'apporte Lacan par rapport à la mythologie freudienne du complexe de castration.

Pour Lacan, on pressent l'importance de l'objet a comme condition absolue du sujet.

Une métaphore amusante est celle du jeu des enfants « petit poisson peut-on passer la mer rouge ? » Un enfant fait fonction de passeur, d'AUTRE en exigeant une couleur ou une attitude, qui est la condition de passer de l'autre côté. La condition peut aussi s'énoncer dans un manque « de ne pas avoir... »

L'élection de cet objet a, c'est aussi ce qui est en jeu dans le transfert. Et précisément avec la fonction d'agalma que joue a. C'est véritablement le nœud, la dynamique de la cure, ce qui se joue autour de cette élaboration.

Cette fonction que prend l'objet partiel dans le transfert, Lacan l'annonce dans sa critique de Kant et de « son esthétique transcendante où il identifie une limite de ce type de rationalité. *« Notre expérience pose et institue qu'aucune intuition, aucune transparence qui se fonde sur l'intuition de la conscience ne peut être tenue pour originelle, ni valable et ne pourrait donc constituer le départ d'aucune esthétique transcendante ».* pg103

Ce petit passage et le suivant indiquent que dans ce chapitre, Lacan nous tire de la référence imaginaire, « *extrapolation aventurée de l'imaginaire dans le symbolique* » du plan mythique où Freud nous a laissés, pour nous amener vers le plan « scientifique » d'une logique du langage qui s'articule autrement que dans la conscience.

Il ne nie pas l'esthétique transcendante, ce point où le sublime vient mettre son grain, puisqu'il la recommande, mais dans une autre façon que nous devons découvrir et mettre en œuvre. « *Ce petit schéma ...vous donne quelque chose de ces richtigen vorstellungen, représentations correctes, qui permettent de faire de l'appel toujours plus ou moins opaque, obscur, à l'intuition et à l'expérience, quelque chose de transparent-autrement dit de reconstituer pour nous l'esthétique transcendante qui convient à notre expérience.* Pg 105¹

Comment nous allons traiter l'expérience et l'intuition de cette rencontre avec le sublime, comment cela intervient-il dans la conduite de la cure ? C'est fondamental. Ce qu'il convoque là, et à quoi il appelle.

Le transfert dit-il également ne saurait se résoudre « *aux effets de reproduction, de répétition* », pg 110... à force d'insister sur l'élément historique, sur la répétition du vécu, on risque de laisser de côté toute une dimension non moins importante, la dimension synchronique...pg111 »

Là, on sent bien qu'il se démarque d'un modèle de cure rattaché à la structure mythique, du roman individuel...rapporté aux formes de l'Oedipe.

¹ Je renvoie ici à la fin de la lecture du texte 2 autour de la réglementation que j'ai envoyé par email dernièrement. J'y introduis la question d'une mystique dans la cure psychanalytique, d'une jouissance Autre, sous le terme de « raison du sublime » et j'en évoque l'articulation.

« La fonction de l'analyse comme espace ou champ de l'objet partiel est précisément ce devant quoi Freud nous a arrêtés... » pg 111

Là, il y a une formulation qui nous aiguille : « Si l'on part de l'idée que la limite de Freud que l'on trouve dans toutes ses observations, tient à la **non-aperception** de ce qu'il y avait de proprement à analyser dans la relation synchronique de l'analysé à l'analyste concernant l'objet partiel... » et si « Freud nous désigne dans l'angoisse de castration, la limite de l'analyse, c'est que lui, restait pour son analysé le lieu de cet objet partiel »

La non-aperception, ou une sorte de refus de se dégager d'un mode négatif de la perception, ou la défense de ne pas apercevoir, comme dans certaines cures, cet impossible lâcher prise de l'objet, de ce qu'il y aurait à voir d'un point de vue de l'analyste, dans son attachement obsessionnel à savoir, à se tenir dans l'ordre de la représentation, de la signification, et à tenir l'analysant dans la recherche et la poursuite d'un savoir qui serait objet à montrer, à dire...

Position de fermeture de l'analyse toujours alors du côté de « l'interprétation », à chercher du côté de la signification, du conscient, de la suggestion analytique.

Cette non-aperception, ce cramponnage à l'objet, dont il relève que cela vient de l'analyste et de son rapport propre à l'objet a, est une autre façon de dire comment le transfert ne peut alors se liquider.

Cela se passe lorsque le champ de l'analyse n'épouse pas du point de vue de l'analyste, du point de sa position, la fonction de l'objet partiel, de l'objet fuyant, dédoublé, et son vertige d'échappée.

Lacan relève le caractère incomplet du travail d'analyse qui rate là ce qui pourrait y être « **révélé** ». pg111.

Il persiste sur ce point de l'analyse illimitée, et non pas infinie, comme une analyse qui se termine alors sur le mode d'une identification en « parallélisme » avec la construction imaginaire, le mythe ou le fantasme de l'analyste dans son interprétation « out », de l'extérieur, qui n'est autre que cette production suggestive du moi sur laquelle heurte alors l'expérience : « Centrer une analyse sur ce fantasme ne saurait être exhaustif de ce dont il s'agit, car en réalité il ne fait que rejoindre un fantasme symptomatique de l'obsessionnel »

Dans ce chapitre, il me semble que Lacan engage un pas extraordinairement déterminant quand il nous dit que la limite de l'analyse n'est pas l'angoisse de castration, que cela renvoie à Freud et à son appréhension de l'objet partiel ; que l'analyse n'est pas finie « dans ce parallélisme indéfiniment approché de l'asymptote », qui empêche ce qui pourrait s'y révéler d'une contingence avec l'expérience transcendantale d'une esthétique.

Lacan y va jusqu'à introduire la mort, au rendez-vous de cette limitation « asymptotique ».

Paragraphe 3

Il replace ensuite la coupure après le don qu'il fait de a, matérialisé par le cross cap qu'il fait circuler dans son séminaire et à propos duquel il dit : « Ceci c'est a, je vous le donne comme une hostie, car vous vous en servirez par la suite » et « le petit a, c'est fait comme ça »

« C'est fait comme ça quand s'est produite la coupure, quelle qu'elle soit, que ce soit celle du cordon, celle de la circoncision, et quelques autres encore que nous auront à désigner. Il reste après la coupure, quelque chose de comparable à la bande de Moebius, qui n'a pas d'image spéculaire » pg 116

Alors là, on approche vraiment de la révolution consubstantielle laïque, de la divine épreuve qu'a représenté dans l'expérience historique la prise, l'acceptation par l'oralité, l'ingestion, l'incorporation du corps, du sang et de l'esprit de la divinité symbolisée, signe de la résurrection des morts.

Si l'hostie –et je ne crois pas que Lacan utilise ce signifiant par hasard, et futilityment-représente l'objet a, et si dans cette référence au mythe chrétien de la célébration d'une résurrection, il nous invite à s'en saisir non pas intellectuellement, mais dans cette expérience d'incorporation, c'est parce que c'est du ressort de la cure, parce que cette saisie sur ce mode là, c'est sa fin, et son début si l'on peut dire.

L'objet a, ouverture à l'inconscient, dans la cure, s'appréhende sous le mode d'une jouissance Autre. L'interprétation psychanalytique, qui est la doublure de toute coupure-circoncision, cordon ombilical- propose par **la révélation de a**, une articulation entre dehors et intérieur, entre conscience et inconscience, entre plaisir et déplaisir, entre angoisse et sérénité; une façon de donner un lieu et un théâtre, une scène au -J'ouïs sens.

Dans ce chapitre, « révélation, esthétique transcendantale, expérience, intuition, non-aperception, parallélisme, asymptote, mort, hostie, coupure » sont les signifiants forts que j'ai trouvés.

Daniel DEMEY
18 novembre 2008